

## LE DIEU BLEU, ARTABAN, LES NUITS

LE DIEU BLEU et ARTABAN que lance aujourd'hui la maison Astier de Villatte viennent de formules antiques que j'ai trouvées chez Plutarque et Pline l'Ancien et communiquées à Dominique Ropion, maître parfumeur chez IFF.

### **Le premier s'inspire du fameux KYPHI égyptien.**

Dans le monde antique, les Égyptiens sont considérés comme les maîtres incontestés de la parfumerie. Sur tout le pourtour de la Méditerranée et même au-delà, leur réputation est immense et ils ont marqué de leur empreinte la parfumerie grecque et romaine. Le savant latin Pline l'Ancien leur rend hommage en affirmant que « de tous les pays, l'Égypte est le plus apte à produire des parfums<sup>1</sup> ».

Utilisé en fumigation pour honorer les dieux, le Kyphi était offert trois fois par jour par le pharaon et les prêtres dans un « bras à encens ». Cet encensoir était composé d'un manche en bronze ou en bois doré, de 30 à 50 cm, terminé à une extrémité par une tête de faucon et, à l'autre, par une main largement ouverte sur laquelle était fixée une coupelle. De celle-ci s'élevait alors la fumée odorante chargée d'établir une médiation parfumée avec les puissances divines. Mais ce parfum dit « deux fois bon », a connu aussi des usages médicaux, esthétiques et séducteurs.

Il en existe plusieurs recettes. La plus ancienne est issue d'un papyrus médical datant de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, le Papyrus Ebers. Trois autres, en caractères hiéroglyphiques, sont gravées sur les murs du temple d'Horus à Edfou et de la déesse Hathor à Dendérah. Dioscoride, Plutarque et Galien, auteurs grecs du I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècle après J.-C., en donnent aussi chacun une version. Une dernière, très tardive, sera transmise au XIII<sup>e</sup> siècle après J.-C. par un Grec vivant en Egypte, Nicolas Myrepsos d'Alexandrie.

Certaines de ces recettes donnent des indications détaillées sur les méthodes de préparation du Kyphi : opérations de broyage, de tamisage, de filtrage, de réduction.

Mais elles divergent sur les conditions de préparation et sur le nombre des composants employés qui varie de 10 à 16 (atteignant même le chiffre record de 50 dans la recette de Nicolas Myrepsos.

Certains ingrédients ne sont identifiés que de façon approximative ou même conjecturale. Par exemple, dans une formule du Kyphi du temple d'Edfou, figure un ingrédient appelé le « tichepés ». Il s'agit d'un extrait, à base de résines, de styrax et du suc des bourgeons de l'arbre « nedjem ». Or, cet arbre n'est pas identifié avec certitude.

On note cependant que 10 ingrédients se retrouvent de façon constante dans les diverses formules.

---

<sup>1</sup> Pline l'Ancien, Histoire naturelle, Livre XIII, 26.

### Ce sont :

- Le souchet (*Cyperus longus*), C'est une plante herbacée, vivace, buissonneuse de 40 à 120 cm de haut. Elle ressemble au papyrus et pousse spontanément dans tout le bassin de la mer Égée. Ce ne sont pas ses fleurs brunes, ni ses feuilles étroites et coupantes qui intéressaient les Égyptiens mais son gros rhizome odorant qui émet une odeur de violette ou de gingembre.
- Les baies de genièvre,
- Les raisins secs, charnus et débarrassés de leurs pépins
- La résine de térébinthe, une résine balsamique semi-liquide produite par une variété de pistachier, le *Pistacia terebinthus*
- Le roseau odorant (*Acorus calamus* ou *Calamus odoratus*)
- Le jonc odorant (*Andropogon schoenanthus*), une graminée à odeur de rose
- Les fleurs de genêt
- Le vin
- Le miel
- La myrrhe, une gomme résine rougeâtre exsudée spontanément du myrrhien ou qui s'écoule de l'arbre après incision. La reine Hatchepsout avait envoyé une célèbre expédition au « Pays de Pount » pour rapporter en Egypte cet indispensable produit.

À ces composants de base s'ajoutent parfois dans les recettes égyptiennes :

- le lentisque (*Pistacia Lentiscus*), espèce de pistachier dont le fruit donne une huile astringente et son tronc un suc résineux, appelé mastic
- la menthe
- le henné (*Cyprus*), un arbuste du genre *Lawsonia*. Ses fleurs ont un parfum puissant, ses baies donnent une huile et ses feuilles séchées une poudre qui sert à teindre les cheveux et la peau.

Les recettes des auteurs grecs font place aux aromates les plus en vogue de leur temps auxquels le parfumeur a aussi fait appel :

- la cardamome (*Elettaria Cardamomum*), plante de la famille des zingibéracées dont les graines contiennent une huile au goût poivré.
- le nard ou « herbe à parfum », une plante de la famille des valérianes qui pousse en Inde.
- le safran (*Crocus sativus*)
- le séséli (*Tordylium officinale*), un condiment provenant des Alpes de Ligurie)
- La cannelle
- le cinnamome, écorce très aromatique du cannelier de Ceylan et des côtes de l'Inde.

Ces variations qui peuvent refléter des particularismes régionaux et une certaine évolution des formules dans le temps, incitent à conclure qu'il a existé, non pas un, mais des Kyphis. On sait d'ailleurs que Manéthon, savant historien et prêtre d'Héliopolis sous le règne des premiers Ptolémée, avait rédigé un ouvrage, aujourd'hui perdu, intitulé *À propos de la fabrication des kyphis*. Quoiqu'il en soit, pour les auteurs grecs et latins, cette composition apparaissait comme l'archétype de la science égyptienne en matière de parfums.

Parmi toutes les matières premières que requérait ce parfum, la myrrhe est certainement celle qui a suscité le plus d'aventures.

### L'expédition de la reine Hatshepsout

C'est au mystérieux « *Pays de Pount* » ou « *Pays du Dieu* » dont la localisation oscille entre les confins de la Somalie, de l'Erythrée, du Soudan et le sud de la péninsule arabique, que les Égyptiens de l'époque pharaonique allaient chercher la myrrhe. Pour s'en procurer, plusieurs pharaons ont organisé de grandes expéditions. La plus célèbre est celle qui fut lancée, à l'époque du Nouvel Empire (vers 1500 avant J.C.) par Hatshepsout, l'une des rares femmes à avoir exercé les pouvoirs d'un pharaon. La reine a voulu immortaliser cet événement important de son règne par de magnifiques bas-reliefs polychromes, situés sous les portiques de la deuxième terrasse du temple qu'elle fit construire à Deir-el-Bahari.

Cinq navires, équipés chacun de trente rameurs et d'une voile gigantesque partent de Thèbes, la capitale. L'expédition remonte le Nil et, à la faveur de la période d'inondation, passe les cataractes. Au-delà de la cinquième, elle s'engage sur un affluent du Nil venant de l'Abyssinie. Et parvient ainsi au pays de Pount.

À leur arrivée dans cette contrée, les Égyptiens sont accueillis par le souverain local, sa femme et ses enfants. Ils découvrent de petites huttes en forme de ruche, construites sur pilotis, des arbres à myrrhe et à encens et des palmiers où se balancent des singes. Les habitants sont vêtus de pagnes et portent de longues et fines barbes en pointe. Les Égyptiens échangent des colliers, des perles multicolores, des haches de guerre et des poignards contre des défenses d'éléphant, des peaux de léopard, des babouins, des guépards et quantité de résines et de bois odorants. Et ce qui est surtout, remarquable, c'est qu'ils embarquent une trentaine d'arbres à myrrhe et à encens couverts de feuilles. Chacun d'eux est porté par six hommes et les racines sont enveloppées avec soin pour ne pas se dessécher. L'intention des Égyptiens est donc claire : ils veulent replanter ces arbres en Égypte, essayer de les acclimater pour disposer sur place de leur précieuse résine sans avoir à faire le périlleux voyage à Pount.

### **Photos**

D'autres bas-reliefs racontent le retour triomphal de l'expédition à Thèbes.

Les arbres sont exposés dans leurs couffins. Certains ont déjà été replantés et à leurs pieds sont déposés de grands tas de gommes aromatiques. La reine, coiffée de deux longues plumes d'autruche, est comme enivrée par ces senteurs. Elle plonge les bras dans le tas de myrrhe et le commentaire des bas-reliefs indique que « sa peau brille comme les étoiles ».

Le Kyphi avait encore bien d'autres vertus que sacrées. Versé dans une boisson, il servait aussi à soigner les maladies pulmonaires, intestinales et hépatiques. On en faisait encore des pastilles pour rafraîchir l'haleine.

Il est réputé en outre pour ses vertus décontractantes et déstressantes. Il s'en exhale, dit Plutarque, une odeur délicieuse et bénéfique qui s'insinue dans le corps par la respiration, le berce d'une manière douce, dénoue sans le secours de l'ivresse la pénible tension des soucis de la journée.

« L'effet obtenu n'est pas moins merveilleux que celui des sons de la lyre dont les Pythagoriciens se servaient avant de goûter le sommeil<sup>2</sup> ». C'est le premier parfum aromachologique, censé avoir des effets sur l'humeur et le comportement.

Les riches Egyptiennes et plus tard, les patriciennes romaines feront grand cas du Kyphi.

Pour Dominique Ropion, ressusciter ce parfum mythique était un défi qui le tentait. Les premières tentatives qui remontent au milieu du XIXe siècle n'avaient pas donné de résultats très probants.

Le parfumeur pouvait envisager deux approches :

- La première, celle d'une reconstitution visant au plus près les conditions de production originales en fonction des informations disponibles, mais les difficultés étaient nombreuses :
  - divergences entre les recettes
  - composants parfois non identifiés
  - et bien sûr ignorance des tours de main des parfumeurs égyptiens que ceux-ci gardaient secrets.
- La seconde, vise plus modestement, en partant des données fournies par les textes antiques, à en retrouver la tonalité, en recourant aux méthodes contemporaines d'extraction des matières premières. A partir de ces processus, IFF obtient des produits très fidèles aux produits aromatiques d'origine. C'est cette voie que Dominique Ropion a choisie.

Lorsqu'Octave conquiert l'Egypte, après sa victoire sur la reine Cléopâtre, il s'empare de son empire commercial au Proche et au Moyen-Orient, d'Alexandrie jusqu'en Inde, en passant par l'Arabie. Rome va devenir à son tour, après l'Egypte, très experte dans l'art des parfums.

## **ARTABAN**

Cette deuxième fragrance est née du PARFUM ROYAL dont Pline l'Ancien donne la formule, à l'époque de la splendeur romaine. Créé, à l'origine, pour les rois des Parthes, c'est « le comble du raffinement et il possède la plus grande réputation de tous<sup>3</sup> », confie le grand naturaliste latin au Ier siècle après J.-C.. Il ne comporte pas moins de 3 excipients et 24 aromates : huile de ben, vin, miel, costus, amome (du Népal), cinname, suc de noix comaque (noix de ben, Mokor des Somalis), cardamome (gingembre de Malabar), nard à épis (citronnelle de l'Inde), marum (une labiée de Libye), myrrhe, cassia (cannelle d'Arabie), styrax (résine odorante de l'aliboufier des côtes du sud de l'Anatolie et de Chypre), labdanum (ciste), baume, acore (roseau aromatique), jonc odorant de Syrie, oenanthe (fleur de vigne), malobathre (cinnamome *tamala* de l'Inde), serichatum (cannelle de Chine méridionale), henné, aspalathos (genêt), panax (ou opopanax de Syrie), safran, souchet, marjolaine, lotos (la résine jaunâtre fournie par une fêrulle de Syrie ou la graine du lotus d'Egypte).

---

<sup>2</sup> Plutarque, *De Iside et Osiride*, 80.

<sup>3</sup> Pline l'Ancien, Livre XIII, 17-18.

Cette formule fait présager une consistance épaisse qui, à l'époque, n'apparaît pas comme un défaut. Bien au contraire, lorsque Pline évoque cette caractéristique, il la présente comme une qualité. Beaucoup de Romains « recherchent les parfums consistants qu'ils appellent épais et, par suite, aiment à s'en enduire plutôt qu'à s'en arroser<sup>4</sup> ».

Le Parfum Royal, à l'époque impériale, était en vente dans les boutiques des parfumeurs où se pressait une riche clientèle, avide de belles senteurs et des dernières nouvelles. « Aller au parfum » recouvrait ce double impératif. Le quartier des parfumeurs de Rome s'étendait à proximité de la *via sacra*, une des principales artères de la ville. Isolés par un rideau, leurs aides y concoctaient et parfois trafiquaient, onguents et huiles odorantes, à l'abri des regards indiscrets.

Le parfumeur avait toutefois à Rome un statut des plus ambigu. Souvent aisé, voire enrichi par un commerce prospère, sa situation économique n'était pas en rapport avec sa considération sociale. Sa boutique passait pour un lieu un peu interlope où se mélangeaient facilement aristocrates, désœuvrés, affairistes en quête de transactions douteuses. Mais la perspective de profits considérables poussait certains chevaliers et sénateurs à exercer cette profession en sous-main par l'intermédiaire d'esclaves ou d'affranchis, souvent grecs ou orientaux.

Mis à part les vestiges d'une installation au forum de Paestum (sur le golfe de Salerne), il ne reste pratiquement rien de ces ateliers de parfumeurs. À Pompeï, la célèbre peinture des Amours parfumeurs de la Casa dei Vettii en donne quand même une assez bonne idée. On y voit le pressage de l'huile destinée à servir d'excipient à l'aide d'un pressoir à coins. Des pièces de bois placées dans un cadre sont écartées à l'aide de coins enfoncés à grands coups de maillet et écrasent la pulpe sur un socle de pierre creusé d'une goulotte d'où l'huile s'écoule dans une bassine. Un Amour remue le liquide dans un récipient placé au-dessus d'un feu tandis que d'autres pilent dans un mortier les ingrédients aromatiques nécessaires. Auprès d'une armoire ouverte contenant des flacons et une statuette de Vénus, un comptoir supporte une balance et un livre de recettes. Enfin, devant un Amour qui tient un flacon et un applicateur, est assise une Psyché, beauté aux ailes de papillon, symbole d'amour immortel, qui semble humer son poignet marqué d'une touche de senteur.

## Photos

C'est surtout l'huile d'olive, d'un prix de revient beaucoup moins élevé que l'huile de ben, qui était extraite dans ces ateliers. Pour obtenir une huile d'olive de qualité, il faut des olives fraîchement cueillies, vertes ou même encore blanches.

La production de parfums avait pris une ampleur considérable. Tout se parfumait dans la Rome impériale. Hommes, femmes, nourriture, boissons, bâtiments, vêtements, chaussures (il existait des parfumeurs de chaussures spécialisés les *murobatharii*) et jusqu'aux chevaux et aux chiens. Cette frénésie parfumée trouvait son modèle dans les fêtes somptueuses données par Néron dans sa « Maison dorée », luxueux palais qu'il s'était fait construire sur des terrains libérés par le grand incendie de l'an 64.

---

<sup>4</sup> Pline l'Ancien, Livre XIII, 21.

Les plafonds des salles de banquets étaient munis de lamelles d'ivoire mobiles, percées de trous, permettant de répandre sur les convives pétales de fleurs et essences rares tandis qu'étaient lâchées des colombes aux plumes imprégnées de senteurs qui odorisaient l'atmosphère à grands coups d'ailes.

Ces coûteuses fantaisies n'étaient évidemment pas accessibles aux couches populaires. Il arrivait néanmoins qu'elles profitent ponctuellement des largesses impériales. Pour abriter des ardeurs du soleil les spectateurs du Colisée construit par Vespasien, mille hommes utilisant des cordes et des poulies mettaient en place un immense *velarium* d'où tombait une fine pluie de liquide parfumé, tangible manifestation de la puissance et de la générosité du maître de Rome. De la poudre de safran était jetée aussi, en certaines occasions, à pleines poignées sur les scènes de théâtre.

Les ruineuses importations d'épices et d'ingrédients aromatiques nécessaires à l'élaboration de toutes ces fragrances n'allaient pas sans inquiéter certains qui y voyaient les prémices de la décadence de l'Empire romain. Pline l'Ancien tonnait contre les soldats qui parfumaient leur chevelure et leurs étendards : « Oui, les aigles et les enseignes, toutes couvertes de poussière, hérissées de leurs fers de lance, sont enduites de parfums aux jours de fête... Ce sont là des patronages que nous cherchons à nos vices, et nous nous en autorisons pour justifier les parfums sous le casque<sup>5</sup> ».

Pour ressusciter, des siècles après sa disparition, sous le fier nom d'ARTABAN, le splendide parfum des rois des Parthes, Dominique Ropion a utilisé, comme pour SPHYNX, la méthode la plus pertinente et la plus esthétique à partir des éléments donnés et des contraintes IFRA.

## LES NUITS

C'est sous ce nom que renaît aujourd'hui un parfum de George Sand. A l'occasion d'une visite à Christiane Sand, sa dernière héritière, celle-ci m'avait confié un petit flacon de voyage resté sur la table de toilette de la célèbre romancière. Extrêmement olfactive, au point de se surnommer avec humour « Piffoël », allusion à son nez un peu long qui fera le bonheur des caricaturistes, l'écrivaine féministe aimait énormément le parfum. Très concernée par les rapprochements faits à son époque entre le parfum et la musique, elle écoutait Chopin composer ses Nocturnes, tout en respirant les fleurs de sa propriété de Nohant où elle recevait les écrivains, les peintres et les musiciens les plus connus de son temps.

## Photos

Bercée par la musique de son ami polonais, elle aimait rendre hommage aux roses de son rosarium qui l'enchantaient et la consolait de ses chagrins : « J'adore les roses, ce sont les filles de Dieu et de l'homme, des beautés champêtres délicieuses dont nous avons su faire des princesses incomparables ; et, pour nous en remercier, elles sont ardentes à la floraison.

---

<sup>5</sup> Pline l'Ancien, Livre XIII, 23.

En plein décembre, dans mon jardin qui est loin d'être sous un beau ciel, tous les matins j'en trouve de superbes qui s'ouvrent sans souci de la gelée blanche et qui se font d'autant plus aimer qu'elles ont survécu à presque toutes les fleurs en pleine terre <sup>6</sup>.

De ces fleurs dont elle vante les vertus, George Sand n'a-t-elle pas le courage et la générosité ? Elle écrira : "J'ai une grande reconnaissance pour ces courageuses beautés qui charment généreusement nos tristes hivers de France".

Amoureuse des senteurs de la nature, l'écrivaine l'était aussi des parfums. On trouve dans ses écrits deux références à ceux qu'elle a choisis mais elle en a porté beaucoup d'autres car avouait-elle « c'est mon seul luxe. »

Le premier est contemporain de sa liaison avec Alfred de Musset, rencontré à un dîner littéraire. Coup de foudre qui les avait entraînés, en décembre 1833, à Venise. Leur relation devient vite venimeuse. Après le départ du poète au printemps 1834, elle demeure avec son nouvel amant, le docteur Pagello, dans la ville qui embaume le jasmin. Mais ni le beau médecin vénitien, ni les parfums de la Sérénissime ne parviennent à lui faire oublier celui de ses amours anciennes. Nostalgique, elle écrit à Musset : "Quelle chose précieuse est donc le parfum, qui, sans rien faire perdre à la plante dont il émane, s'attache aux mains d'un ami, et le suit en voyage pour le charmer et lui rappeler longtemps la beauté de la fleur qu'il aime ? - Le parfum de l'âme, c'est le souvenir... L'affection d'un absent n'est plus qu'un parfum mais qu'il est doux et suave ! Ne crains pas, ô toi qui as laissé sur mon chemin cette trace embaumée, ne crains jamais que je la laisse se perdre. Je la serrerai dans mon cœur silencieux, comme une essence subtile dans un flacon scellé <sup>7</sup>." Pour adoucir sa peine, elle demande à Musset de lui envoyer le parfum de patchouli qu'elle mettait au temps de leur passion. Mais cette démarche romantique s'accompagne d'une recommandation très pratique : qu'il aille l'acheter chez Leblanc, rue sainte Anne, et surtout qu'il ne se fasse pas voler, « cela vaut deux francs le quart » et pas un sou de plus !

La parfumerie Leblanc a disparu ainsi que ses formules. Il en va de même de la parfumerie Rafin qui, en 1858, avait donné le nom de l'écrivaine à une eau de senteur qui obtient une médaille d'honneur. Après ses bains dans l'Indre, qu'elle prend encore à un âge avancé, entre menthe et saponaire, elle aime se frictionner de cette "Eau George Sand", offerte par la maison du 5, avenue Victoria. Elle en apprécie la finesse, la distinction et la trouve "très salubre" aux personnes, qui comme elle, redoutent les essences trop concentrées.

On s'est longtemps interrogé sur la composition exacte de ces deux parfums car les archives des deux parfumeries n'ont pu être retrouvées.

L'unique témoignage concret des goûts olfactifs de la romancière est le petit flacon que Christiane Sand m'avait confié. Je l'ai remis à Dominique Ropion pour qu'il en fasse l'analyse et le reconstitue à l'identique. Mais l'entreprise s'est avérée très délicate car, avec le temps, le bouchon de verre s'était littéralement soudé au flacon. Tenter de l'ouvrir risquait de le faire exploser et de rendre inutilisable le précieux résidu.

---

<sup>6</sup> *Correspondance*, lettre à Alphonse du 10 décembre 1863, Paris, Garnier, éd. G. Lubin (1812-1876), 1964-1991, t. XVIII, p. 379.

<sup>7</sup> *Correspondance*, op.cit., p. 592.

Les techniciens d'IFF ont alors eu l'idée de pratiquer une micro perforation dans le fond du flacon, ce qui a permis d'accéder sans danger au contenu. Celui-ci a été analysé ensuite par les procédés les plus modernes. Cette analyse a révélé les divers éléments de la composition :

- essence de rose
- iris
- vétiver
- patchouli
- labdanum
- civette
- benjoin
- ylang-ylang
- cannelle
- bergamote
- jasmin
- santal
- castoréum

Même si le patchouli est présent dans cette recette, il ne l'est pas assez pour que celle-ci corresponde au fameux parfum de la parfumerie Leblanc qui accompagnait les amours de l'écrivaine avec Musset. Elle ne saurait non plus être identifiée à celle de la maison Rafin qui était apparemment assez légère. Mais on peut facilement imaginer George Sand, dans son jardin de Nohant, portant cette magnifique fragrance où domine la rose. La nuit tombe, elle écoute Chopin composer une Nocturne, tout en humant sa fleur préférée et, la synesthésie opérant, la musique devient parfum.

Annick Le Guérer